

L'enfant producteur de contes

« Il était une fois », qu'est-ce que ça veut dire ?

L'auteur s'interroge sur les contes inventés par des enfants de Maternelle au CM2, les classifie et les analyse selon leur âge en « non-contes » (maternelle), ceux où dominent « l'explosion pulsionnelle », qu'elle soit joviale, de domination, de désacralisation, ou sexuelle (5-6 ans), l'imaginaire ludique du pire (10-11 ans).

Il s'interroge sur ce qui se passe dans la tête des enfants et sur l'intérêt pour eux de s'instaurer auteurs de contes, en même temps qu'il lève un peu le voile sur l'énigmatique : « il était une fois... »

A côté du conte raconté, le conte de bouche ou d'oreille, disons de bouche à oreille, je veux donner toute leur importance aux contes que l'enfant écrit lui-même ou qu'il dicte.

Avec l'accord des enseignants, j'ai proposé à des enfants de grande section de Maternelle, de CP de CE1 et de CM2, d'inventer et, s'ils le voulaient, de dessiner, sur le thème : « Il était une fois ». Je précise que ces enfants appartiennent à des classes où l'expression libre se déroule dans un climat relationnel qui fait que chacun est assuré qu'on ne fera pas de gorges chaudes de ses écrits, qu'il restera libre de les garder par-devers lui, que les problèmes d'orthographe ou de style, tout en étant pris en considération, n'entraveront pas son inventivité et que le maître ne jouera pas au psychanalyste interpréteur et guérisseur.

Jacques Lévine
psychanalyste

L'enfant producteur de contes

Qu'est-ce que je désirais ? Probablement que ce soient les enfants eux-mêmes qui m'éclairent sur le sens de l'expression « Il était une fois... » car, malgré tout ce qu'on en a dit, la question reste énigmatique, « Il était une fois » ça veut dire quoi ?

J'ai pratiqué un dépouillement en deux temps :

- classement des récits sur la base des types de situations décrites ;
 - hypothèses sur ce qui se passe dans la tête des enfants lorsqu'ils inventent des contes.
- Pour ce qui concerne le premier temps, j'ai retenu trois types de récits :

les « non-contes »

Les enfants les plus jeunes, au lieu de se lancer dans la structure d'écriture à laquelle on pourrait s'attendre à la suite de l'induction : « Il était une fois », actualisent un événement familial apparemment anodin, mais très important affectivement pour eux.

« Avec maman, j'ai mangé une crêpe au chocolat... »

« J'ai eu une montre à Noël... »

« Mon chien court très vite derrière mon petit frère... »

« Papa fait du ski, du vélo, de la moto... »

On peut penser, en première analyse, qu'au lieu de produire du « conte libre », genre nouveau pour eux, ces enfants font du texte libre sur le mode dont ils ont l'habitude, mais d'autres hypothèses, comme nous le verrons, sont possibles.

« l'explosion pulsionnelle joviale »

En revanche, nous sommes dans l'un des registres du conte classique avec les contes où domine « l'explosion pulsionnelle joviale ». Elle va dans quatre directions :

L'explosion pulsionnelle facétieuse où l'enfant joue à narguer le réel et à le refaire à sa façon.

Jérôme :

« Il était une fois un roi qui était fabriqué en gâteau ; la tête était comme une citrouille, les cheveux en crème chantilly, la barbe en chocolat chaud... »

- L'explosion pulsionnelle de domination ou de compensation mais qui, comme dans les vrais contes, s'accompagne de la peur du châtiment.

Stéphane :

« Il était une fois un garçon qui voulait être très fort. Un jour, il devint roi. Il était content. Les chevaliers lui obéissaient à genoux, même les femmes des chevaliers. Et ils avaient peur que le roi les tue, parce qu'avant qu'il soit roi, ils s'étaient moqués de lui. »

- L'explosion pulsionnelle de désacralisation des parents ou de domination familiale destructrice.

Julien :

« Un jour on se lançait des pommes, mais le père de Bruno est passé. Alors il a lancé une pomme sur lui. On a eu peur qu'il croie que c'était exprès. »

Nicolas :

« Un jour, un papa gorille voulait rentrer chez lui. Heureusement (lapsus pour malheureusement), il est tombé sur un serpent. Il est mort. Le serpent l'a piqué. Les enfants gorilles le cherchaient partout. »

– L'explosion pulsionnelle sexuelle. Je me réfère à un conte avec dessins : « Le Bonhomme-Soleil », produit collectivement par un groupe de petites filles de 5-6 ans.

Il s'agit d'un Carnaval. Grâce à leurs masques, les fillettes du conte peuvent s'approcher d'un sapin dangereux, porteur des mêmes épines-rayons que le soleil, (qui probablement symbolise le père sexué). Un bûcheron (la partie interdite du même père), les poursuit pour les punir, mais il tombe de fatigue. Les fillettes examinent son corps étendu puis voient ce qui se produit quand elles lui font avaler un caillou, puis un bonbon (les mystères de la procréation). La mère intervient pour que cesse ce drôle de jeu. Mais les petites filles rient beaucoup, car elles ont maintenant découvert que le soleil n'est qu'un bonhomme comme les autres.

Le conte répond ici à la question non dite : comment découvrir la vérité sur le corps du père et n'en être pas coupable ?

Marie reprend la même thématique de façon explicite : « Il était une fois, hier, on a mis mon papa tout nu. Il disait « mais non, vous n'y arriverez pas ». Avec maman et ma sœur, on s'est bien amusées et on l'a mis au lit. Tout à l'heure, quand on sortira de l'école, on le fera à ma sœur ».

L'imaginaire ludique du pire

C'est le troisième type de récits, majoritaire chez les enfants de 10-11 : Comme dans les films d'épouvante ou les BD macabres, ces enfants évoquent, sur un mode qui tient du cauchemar, du rire et de la provocation, la rencontre avec les forces monstrueuses et mortifères.

Sylvie :

« Il était une fois un château qui avait comme nom « la Mort ».

Tous les gens qui y vivaient y mouraient.

Un homme l'achète, il ne savait pas que dans le jardin il y avait un cimetière de famille. Un soir, il vit que la tombe bougeait. Il mit sa main dedans, une bouche avec plein de dents pointues l'attrapa et le dévora. Le monstre sortit alors de la tombe et fit régner la terreur dans la ville. »

Julien :

« Il était une fois un enfant qui vivait dans les métros et se nourrissait de rats morts. Un jour, il se mit à voler tous les gens. Il s'achète de la nourriture pour un mois. A 10 ans, il avait fait tomber de la nourriture sur les rails. Il sauta pour la reprendre et il se fit écraser. »

Le happy end n'est pas toujours absent.

Sébastien :

« Il était une fois un enfant à New York. Ses parents l'avaient abandonné à 3 mois. Un jour, une personne âgée le vit, tremblant de froid. Elle et son mari l'adoptent. Il fut heureux. »

J'en viens à l'interrogation sur ce qui se passe dans la tête de l'enfant quand il fait un conte.

Mon hypothèse est que, dans tous ces cas de figure, le conte fonctionne comme révélateur métaphorique de la façon secrète, le plus souvent scandaleuse et inavouable, dont l'enfant vit les problèmes de croissance et son identité fantasmatique.

Plus précisément, la proposition « Il était une fois » agit en deux temps : l'invitation à mettre hors circuit le Moi

social actuel, donc à quitter le Moi scolaire et ses codes langagiers, provoque d'abord un effacement partiel du mode habituel de vision du réel. La parole est alors donnée à un autre Moi, porteur d'une autre peau, d'un autre corps, d'un autre fonctionnement mental, le Moi plus archaïque des phases « transitionnelles », des moments clé de la vie où il faut changer de corps, passer d'une façon de vivre à une autre, de la petite enfance fusionnelle à l'enfance, des conflits familiaux, de la préadolescence à l'adolescence génitale, lors du mariage, etc.

« il était une fois »

signifie que le conte renvoie à des moments de la vie où l'on est au bord de sauts dans l'inconnu, à la fois dans l'attente de plaisirs suprêmes et d'angoisse des pires malheurs. Autrement dit, le conte est le lieu des représentations, le plus souvent masquées par l'impersonnalité, que l'enfant forme pour répondre à sa propre question : « *Qu'est-ce que grandir, comment vais-je faire pour passer du dedans au dehors, d'un âge à l'autre ? Que va-t-il m'arriver ?* »

Dans cette hypothèse, la première réponse – le non conte – n'est pas le fait d'une erreur de registre. Elle marque le désir d'un cramponnement au dedans familial. Grandir correspond à la peur de sortir du cocon familial protecteur.

La deuxième réponse : l'explosion pulsionnelle joviale, qu'elle soit narcissique, destructrice, sexuelle, correspond au besoin qu'a tout enfant pour se confronter à l'inconnu, d'imaginer qu'il est d'avance le plus fort, qu'il impose son système d'emprise, qu'il se ressource dans les forces d'autoconservation de la libido primaire.

Quant à la troisième réponse, elle signifie que pour grandir, il faut aussi se donner à voir tout l'éventail du pire, imaginer toutes les menaces possibles. Mieux, le

conte montre que grandir, c'est avant tout se préparer à lutter contre ce qui empêche de grandir.

Probablement d'ailleurs, si l'on veut rendre compte de la complexité des récits, faut-il rassembler ces trois sortes de projets de croissance, considérer qu'ils sont présents tous les trois dans la tête de chaque inventeur de contes. Effectivement, la très grande majorité des contes classiques montre que, comme dans le rêve nocturne, l'imaginaire du triomphe appelle une régulation par l'imaginaire de l'échec et, symétriquement, l'imaginaire du pire appelle l'exorcisation par l'imaginaire du triomphe. Le merveilleux des contes, loin de se réduire à l'idyllique, signifie seulement qu'il est merveilleux que nous puissions imaginer les pires dangers sans avoir à les vivre, c'est-à-dire un espace où la menace peut être vécue hors menace..

batailles de pulsions...

Ceci dit, il faut s'interroger sur l'intérêt pour les enfants de s'instaurer auteurs de contes.

Du fait que l'enfant y est producteur actif, peut-être davantage que lorsque l'enfant est écouteur, il s'y trouve mobilisée une certaine façon ludique, décentrée, d'accueillir la vie, de prendre avec humour aussi bien les promesses de trop grand bonheur, la mégalomanie, la croyance que tout est possible, que les menaces d'anéantissement. C'est un entraînement à l'art de composer avec les difficultés et de circuler dans sa propre vie fantasmatique.

Mais il y a plus. Lorsque, dans certaines classes, par la pratique d'une véritable expression libre, l'enfant peut, à longueur d'année, exprimer et affronter par divers langages métaphoriques ce qu'il ressent comme obstacles à son développement, on peut observer, surtout chez les enfants très marqués par les agressions, qu'il en résulte un processus, sinon d'« autoguérison »,

du moins de relibidinisation, de revitalisation. Une sorte de travail pour transformer l'insupportable en supportable se met en route. De conte en conte, on peut suivre les batailles que se livrent les pulsions de mort et les pulsions de vie, au profit finalement des pulsions de vie

frontières entre psychologie et pédagogie

La pratique que je viens d'esquisser oblige à poser avec rigueur non seulement le problème des rapports et des frontières entre psychothérapie et pédagogie, mais également à se demander s'il n'y a pas des liens profonds entre le plaisir ou le déplaisir de produire des contes et les premières expériences du conte raconté par les parents puis en début de scolarité.

C'est pourquoi je reviens en amont, c'est-à-dire aux tout-petits de la Maternelle.

Je suis allé, au début de cette année, dans une classe qui accueille des enfants de 3 ans. L'institutrice leur raconte, une ou deux fois par jour, des histoires en créant un climat familial, sécurisant. Or, sur 22 enfants, une quinzaine étaient fascinés, mais 7 ne participaient pas. Certains, parce qu'ils provenaient de familles où les parents, débordés par la vie ou socioculturellement défavorisés, racontent peu, chantent peu, ont peu de moments de complicité langagière, si bien que la relation mère-enfant va au plus pressé. D'autres, parce qu'ils vivaient l'école comme séparatrice de la famille et avaient besoin de montrer à l'institutrice leur refus de pactiser. D'autres encore parce que les contes leur faisaient peur.

L'institutrice a donc résolu de s'occuper individuellement de chacun de ces 7 enfants. L'organisation par ateliers de la classe lui permettait de trouver les temps nécessaires pour une relation individuelle. Elle les prenait sur ses genoux. Certaines fois, elle leur lisait ou inventait une histoire, mais il arrivait qu'elle dise des

mots sans signification comme : coulou-boulou, routoutou, coudoudou... Elle avait compris que le conte n'opère pas d'emblée sa fascination sur tout le monde et qu'il y avait une différence considérable entre raconter une histoire au groupe et à chacun. L'enfant a d'abord besoin que l'histoire racontée s'inscrive dans une relation qui lui donne l'illusion que cette histoire est faite pour lui seul. De plus, il a besoin qu'elle fonctionne comme le bon sein de la mère, donc qu'elle soit non une fin en soi, mais l'occasion d'une relation duelle, où il se sente signifiant. Les mots sans signification (coulou-boulou, routoutou, coudoudou...), sans que ce soit un objectif délibéré, venaient à l'institutrice comme les premiers mots de la mère à l'enfant, tout naturellement. Avant le langage, il faut d'abord créer, non pas seulement un bain de langage, mais ce qu'on appelle un appareil groupal familial, qui est un prolongement du placenta et où la mère, réelle ou symbolique, s'installe avec l'enfant dans le placenta sonore que constitue le conte.

D'autant plus que beaucoup de contes, par l'imaginaire du pire qu'ils véhiculent, présentent un monde d'une hostilité effrayante. L'enfant a besoin de sentir que l'adulte est en alliance avec lui pour affronter l'adversité, sinon le conte risque d'être un agresseur. L'enfant recevra des forces de mort sans opposer de riposte ; celles-ci risquent de constituer des menaces latentes que le psychanalyste anglais Bion appelle les éléments bêta, ceux qui n'ont pu être digérés et dont la présence envahissante empêche la sécurisation.

Le conte représente en même temps que la barbarie et l'adversité, la lutte dans l'alliance contre la barbarie et l'adversité.

